

Pour le Souvenir du Camp de Rieucros

N° 32 JUILLET 2021

Il n'y a pas d'avenir sans mémoire. *Élie Wiesel*

É d i t o

Je ne comprends pas...

« L'homme de l'avenir
est celui qui aura
la mémoire
la plus longue. »¹



Ida Lorber au milieu, Jacob à droite en pantalon de golf.
Gare d'Orsay 1938.

Il nous faut cependant vouloir acquérir le passé lié à cette mémoire. Or actuellement, je ressens l'absence de volonté de notre civilisation de tenir compte de cette leçon ancestrale.

Ma belle-mère, Ida Lorber, originaire de Pologne, a été obligée de trouver un pays d'accueil. Après de nombreux déboires, elle put venir en France en 1937, comme étudiante, alors que les instances anglaises de Palestine et celles de la Pologne l'avaient enregistrée et signalée comme juive communiste.

Le 1^{er} septembre 1939, la guerre éclate - pacte germano-soviétique. Ida est incarcérée dès le 2 septembre 1939 à la prison de la Petite Roquette à Paris et puis au camp de Rieucros quelque deux semaines après.

Son compagnon, bien que clandestin, russo-polonais a pu se marier avec elle, dès le 16 janvier 1940 à Mende (merci ! Monsieur Bourrilion, maire de Mende).

Dans ces années 1939-1940 des citoyens, leur éthique, et leurs méthodes, ont pu et su accueillir les proscrits de l'époque. Et ce, en dépit de la guerre et des répressions.

Les lois pétainistes de 1940 ont ensuite été promulguées. Puis abrogées à la Libération.

Et maintenant ? En 2021.

Parisien, banlieusard, vivant en Seine-Saint-Denis dans un centre-ville bourgeois, il m'est impossible d'ignorer ceux qui, parmi mes proches relations, profèrent des propos racistes, et qui adjurent les pouvoirs publics de refouler les « migrants ».

Pour certains parmi mes connaissances, ce sont les Roms qui fascinent : « Ce sont des voleurs sournois, des pickpockets... Leurs logements en caravane ou en tente au bord de l'autoroute sont immondes. Infect ! Des rats. Comment peut-on vivre comme cela ? Ce sont des citoyens roumains ou ukrainiens, renvoyons-les d'où ils viennent ! ».

Pour d'autres, les « foyers » pour Africains ont le tort d'être insalubres... des lieux de trafic.

On peut aussi entendre que le maire de Paris soutient les « islamo-gauchistes ». Anne Hidalgo voudrait ainsi vider Paris de ses voitures tout en tolérant les campements sauvages... de migrants.

Cependant je remarque aussi, ces femmes et ces hommes qui vont nettoyer bureaux et appartements, en ayant le tort d'envahir le métro à partir de 6h du matin et qui reviennent vers 18h pour prendre leur bus bondé – voire à 23h. Ce sont eux qui, bien souvent, logent dans les foyers ou les « hôtels ».

Il m'apparaît donc surprenant d'observer que notre capacité à accueillir les « autres » a, aujourd'hui, fondu. Et ce, non seulement auprès des élites gouvernementales, mais aussi auprès des citoyens

S O M M A I R E

Édito, Je ne comprends pas...	1
Histoire d'un Allemand - Souvenirs (1914-1933)	2
Pourquoi aujourd'hui, plus de soixante-dix ans après, ce besoin de lutter contre l'oubli ?	4
Nouvelles de l'association	6



Carte postale envoyée par Ida à Jacob quelques mois après leur mariage à Mende. Elle était toujours incarcérée à Rieucros.

qui, pour nombre d'entre nous, sommes issus d'une émigration récente, éduquée, et bien-pensante !

L'accueil, des parias des territoires infertiles, ou bien de ceux qui fuient la guerre de Syrie, ou bien encore des jeunes qui veulent échapper à l'incorporation militaire obligatoire – pour 20 ans - en Érythrée, et encore aussi des réfugiés de toutes les nombreuses autres guerres en cours (Congo, Mozambique, Malaisie) n'est pas assuré.

Après avoir sauvé des êtres humains, de la noyade, de l'angoisse, des graves brûlures liées au carburant, les ONG telles que SOS MÉDITERRANÉE, ne savent plus où faire débarquer ces rescapés.

Les organismes, tels que La CIMADE, qui participent à l'accueil et à la formation de ceux qui ont pu traverser les frontières doivent lutter contre les expulsions administratives.

Je crois savoir qu'entre les deux guerres mondiales (de 1919 à 1938), les frontières étaient ouvertes (il fallait

reconstruire la France): Italiens, Espagnols, Polonais, Belges étaient accueillis.

Dans les années 1945-1970 la France, comme toutes les puissances coloniales, a dû accepter, de gré ou de force, la décolonisation; mais elle a aussi résisté au putsch des généraux de l'OAS. Ce n'était cependant pas rose: rappelons-nous les « ratonnades », les nombreuses manifs (dont Charonne), les bidonvilles comme à Nanterre ou ailleurs. La France avait alors besoin de main-d'œuvre.

Dans les années 1945-1970, on peut dire, sans angélisme, que la France a su réaliser peu ou prou la décolonisation; elle a résisté au putsch des généraux de l'OAS, elle a accepté une certaine ouverture des frontières avec les pays du Maghreb.

Si l'on soustrait la période « Maréchaliste (1940-1944) », il est évident que la situation politique actuelle vis-à-vis de l'émigration s'aggrave tragiquement depuis le début du XX^e siècle.

Pourquoi cela? Alors que nous sommes si nombreux à être des descendants d'émigrés!

« Dans ce monde de la mondialisation, nous sommes tombés dans la mondialisation de l'indifférence. Nous sommes habitués à la souffrance de l'autre, cela ne nous regarde pas, ne nous intéresse pas, ce n'est pas notre affaire! »²

Je ne comprends pas que, pour notre avenir, cette mémoire soit ignorée.

Ghislain Robert

1. Nietzsche (1844-1900)

2. Extrait de l'homélie que le pape François prononça lors de son premier voyage officiel pour lequel il avait choisi Lampedusa.

Histoire d'un Allemand – Souvenirs (1914 – 1933) par Sebastian Haffner

Sebastian Haffner (1907-1999) est issu d'une famille de la moyenne bourgeoisie protestante allemande berlinoise. Il commence sa carrière dans le droit.

En 1938, il quitte son pays, jugeant le régime nazi exécrationnel. Après un passage de quelques semaines à Paris, où il fréquente d'autres Allemands exilés, il s'installe en Angleterre où il mène alors une vie extrêmement précaire. Avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, l'éditeur Warburg lui commande un livre où il raconterait son expérience d'Allemand antinazi. Mais la guerre éclate et le manuscrit n'est pas publié.

Sebastian Haffner retourne dans son pays en 1954. Il y mène une carrière de journaliste et d'historien sans jamais chercher à publier cet écrit. Il meurt en 1999 et c'est alors que ses enfants découvrent ce manuscrit dans son bureau.

Publié pour la première fois en 2000 sous le titre « Histoire d'un Allemand », ce récit remporte un succès considérable en Allemagne. L'ouvrage démonte le mécanisme du nazisme avec clairvoyance désarmant ainsi les arguments du « on ne pouvait savoir ». Le questionnement fut tel qu'une expertise du manuscrit dut être effectuée pour démontrer que ce récit avait bien été écrit en 1939 et pas a posteriori.

L'ouvrage est composé de trois parties dans l'ordre chronologique :

- Son enfance et son vécu de la guerre 14-18 qu'il considère comme essentiel pour comprendre les réflexes de ses contemporains: « La génération nazie proprement dite est née entre 1900 et 1910. Ce sont les enfants qui ont vécu la guerre comme un grand jeu sans être le moins du monde perturbés par sa réalité ».

- L'accession des nazis au pouvoir: « Je compris que la révolution nazie avait aboli l'ancienne séparation entre la politique et la vie privée, et qu'il était impossible de la traiter simplement comme un événement politique. »

- Et l'adieu qui explique ce qui le conduit à l'exil. Ce n'était pas seulement sur une défaite que s'achevait la vie de mon père, elle s'achevait sur une catastrophe. Ceux qu'ils voyaient triompher n'étaient pas ses adversaires, c'étaient des barbares qu'il n'avait jamais estimé dignes d'être même ses ennemis.

L'extrait que nous avons choisi permet de comprendre les stratégies des nazis pour amener une

SEBASTIAN HAFFNER
HISTOIRE D'UN ALLEMAND
SOUVENIRS (1914-1933)
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR BRIGITTE HÉBERT



Sebastien Haffner

société petit à petit aux pires crimes. Pas par la terreur mais l'embrigadement, par le bonheur d'être ensemble, ce qu'Haffner fit par appeler « le poison de la camaraderie ». Avec des magistrats stagiaires, il participe à un camp de jeunesse à Jüterborg.

Pendant la journée on n'avait jamais le temps de penser, jamais l'occasion d'être un « moi ». Pendant la journée la camaraderie était un bonheur. Aucun doute, une espèce de bonheur s'épanouit dans les camps qui est le bonheur de la camaraderie. Bonheur matinal de courir ensemble en plein air, bonheur de se retrouver ensemble nus comme des vers sous la douche chaude, de partager ensemble les paquets que tantôt l'un, tantôt l'autre recevait de sa famille, de partager ensemble la responsabilité d'une bévue commise par l'un ou l'autre, de se prêter mutuellement aide et assistance pour mille détails, de se faire une confiance mutuelle absolue dans toutes les situations de la vie quotidienne, de se battre et de se colleter ensemble comme des gamins, de ne plus se distinguer les uns des autres, de se laisser porter par un grand fleuve tranquille de confiance et de rude familiarité... Qui niera que tout cela est un bonheur? Qui niera qu'il existe dans la nature humaine une aspiration à ce bonheur que la vie civile, normale et pacifique ne peut combler?

Moi, en tout cas, je ne le nierai pas, et j'affirme avec force que c'est précisément ce bonheur, précisément cette camaraderie qui peut devenir l'un des plus terribles instruments de la déshumanisation et qu'ils le sont devenus entre les mains des nazis. C'est là le grand appât, l'appât majeur dont ils se servent. Ils ont submergé les Allemands de cet alcool de la camaraderie auquel aspirait un trait de leur caractère, ils les y ont noyés jusqu'au

delirium tremens. Partout ils ont transformé les Allemands en camarades, les accoutumant à cette drogue depuis l'âge le plus malléable: dans les Jeunesses hitlériennes, les SA, la Reichswehr, dans des milliers de camps et d'associations [...].

La camaraderie est partie intégrante de la guerre. Comme l'alcool, elle soutient et reconforte les hommes soumis à des conditions de vie inhumaines. Elle rend supportable l'insupportable. Elle aide à surmonter la mort, la souffrance, la désolation. Elle anesthésie. Supposant l'anéantissement de tous les biens qu'apporte la civilisation, elle console de leur perte. Elle est sanctifiée par de terrifiantes nécessités et d'amers sacrifices. Mais séparée de tout cela, recherchée et cultivée pour elle-même, pour le plaisir et l'oubli, elle devient un vice. Et qu'elle rende heureux pour un moment n'y change absolument rien. Elle corrompt l'homme, elle le déprave plus que ne le font l'alcool et l'opium. Elle le rend inapte à la vie personnelle et civilisée. Elle est proprement un instrument de décivilisation. À force de camaraderie putassière, les nazis ont dévoyé les Allemands; elle les a avilis plus que nulle autre chose... [...]

Pour commencer... l'homme qui vit en camaraderie est soustrait aux soucis de l'existence, aux durs combats pour la vie. Il loge à la caserne, il a ses repas, son uniforme. Son emploi du temps quotidien lui est prescrit. Il n'a pas le moindre souci à se faire. Il n'est plus soumis à la loi impitoyable du « chacun pour soi » mais à celle

douce et généreuse du « tous pour un ». Prétendre que les lois de la camaraderie sont plus dures que celles de la vie civile et individuelle est un mensonge des plus déplaisants. Elles sont d'un laxisme tout à fait amollissant [...]

Beaucoup plus grave encore, la camaraderie dispense l'homme de toute responsabilité pour lui-même, devant Dieu et sa conscience. Il fait ce que tous font. Il n'a pas le choix, il n'a pas le temps de réfléchir (à moins que, par malheur, il ne se réveille en pleine nuit). Sa conscience ce sont ses camarades : elle l'absout de tout tant qu'il fait ce que font les autres. [...]

Nous étions quand même des magistrats stagiaires, des universitaires intellectuellement formés, futurs juges, et certainement pas une bande de couards dépourvus de caractères et de convictions. Si quelques semaines de Jüterborg avaient fait de nous un magma décérébré dont on pouvait mesurer le niveau mental à l'aune des déclarations que j'ai citées sur Paris ou sur les incendiaires du Reichstag, lesquelles ne suscitaient aucune contradiction, cela était l'ouvrage de la camaraderie. Car la camaraderie implique inévitablement la stabilisation du niveau intellectuel sur l'échelon inférieur, celui que le moins doué peut encore atteindre. »

Miguel Sanchez est né à Valdepeñas (Ciudad Real) en 1913 dans une famille de vignerons. Il combat dans l'armée républicaine dès juillet 1936. Il perd un œil à la bataille de Jarama (Madrid) en février 1937. Il est ensuite affecté à la gestion des convois ferroviaires puis devient infirmier en 1938 en Catalogne. C'est là qu'il rencontre sa future épouse qui a fui les Asturies. En 1939 il s'exile en France et se retrouve interné au camp de St-Cyprien puis au Barcarès. Au bout de trois mois, il rejoint un CTE dans les Alpes, puis retrouve sa *novia* (fiancée) ; en 1940, ils se marient à Saint-Lizier. Leur premier enfant, Emilia, naît en 1941. Jusqu'en 1943, il travaille dans la Fonderie Caire, à Saint-Girons avant de déménager à Bordeaux. En 1944, il est de retour à Saint-Girons après la Libération du Midi. Il se porte alors volontaire pour participer à l'opération de reconquête de l'Espagne.

LE VAL D'ARAN

Le départ est fixé au 19 octobre: les uniformes sont hétéroclites tout comme les armes. Miguel Sánchez part en tant qu'infirmier et n'est donc pas armé. Les volontaires arrivent en Espagne par le val d'Aran, affrontant la neige et la peur. Au bout de trois jours, ils atteignent les abords en construction du tunnel de Viella, de l'autre côté duquel se trouve l'Hospital de Viella.

« Au matin, je fus désigné pour surveiller la route avant le lever du jour. En raison de l'obscurité, je plaquai mon oreille sur le sol sachant que je serais alerté par des vibrations. Mais ce n'est qu'à quinze heures, alors que nous encerclions l'Hospital qu'arrivèrent trois camions. Ils observèrent longuement les lieux, se risquant prudemment un par un, hors des véhicules. Un coup partit. Alors ils se précipitèrent sous les camions. Et nous, nous sommes restés ainsi, dans l'attente, jusqu'à la nuit. Vers vingt-deux heures, comme nous avions l'avantage de connaître leur position, nous les avons contournés et nous sommes partis par là où ils étaient arrivés. »

Le principal problème immédiat était la faim et le froid. Mais il fallait continuer. Sur cette route la troupe peut

apercevoir des paysans au travail, des villages dont le quotidien se poursuit à son habitude. On peut imaginer le ressenti de ces hommes face à ce spectacle si loin de leur propre réalité. Le pire étant peut-être d'avoir espéré en vain un soulèvement populaire et de ne pas avoir été accueillis en libérateurs. Les effectifs fondent peu à peu: malades, blessés, abandons... C'est ainsi qu'ils se retrouvèrent à quatre ou cinq. Personne ne leur donna l'ordre d'arrêter le combat, de se replier. Il fallait aller JUSQU'AU BOUT en direction de Barcelone. Et à un moment Miguel Sanchez se retrouve seul.

« Je me retrouvai tout seul! Que pouvais-je faire? Je décidai donc d'arriver au prochain village et de me rendre auprès du maire. Je n'avais pas d'arme puisque j'étais infirmier. C'était un village de la province de Lérida, Ager sans doute. Ce maire, comme la majorité des gens des villages que nous avons rencontrés, était las de cette guerre et des difficultés à vivre. Il se montra très compréhensif et, en prévision d'une future enquête à mon sujet me conseilla d'écrire à mes parents pour les prévenir de "mon retour" et de mon arrivée probablement prochaine à Valdepeñas. Je passai ensuite la nuit dans son grenier. Le lendemain matin alors que j'étais dans les vignes arriva le maire accompagné de trois gardes civils. »

- Écartez-vous! crièrent-ils au maire.

- Inutile, répondit le maire, il n'a pas d'arme. Il est là parce qu'il veut revenir en Espagne. Alors les gardes civils me serrèrent la main. Puis avant de quitter les lieux les épouses des gardes civils me préparèrent des casse-croûte avec du pain blanc et plein de bonnes choses.

À Lérida où on le conduit, aucune réaction d'hostilité non plus, pas plus à la mairie qu'au siège du gouvernement civil; plutôt de l'embarras et de l'indécision face au problème posé par la présence de ce guérillero. Ensuite on l'emmène à la prison de Lérida où il retrouve dix de ses compagnons. Après une semaine, chacun encadré par deux gardes civils, ils sont conduits à la prison de Barcelone où les conditions deviennent difficiles. D'emblée le ton est donné car on les jette littéralement dans une cellule très exigüe prévue pour cinq

personnes alors qu'ils sont vingt-cinq, en les poussant sans ménagement. Ils y restent 21 jours. Libéré peu de temps après, il décide d'aller voir sa famille à Valdepeñas, qui est seule à connaître son passé de guérillero. Il trouve facilement du travail : construction de routes, travail dans les vignes... « Ces vignes se trouvaient à dix-huit km de Valdepeñas. Il fallait partir à cinq heures du matin. Si moi, j'avais la chance de pouvoir me nourrir plus facilement, certains n'emportaient que de l'eau... et ne mangeraient donc pas jusqu'au soir. Malgré l'intense surveillance des boulangeries par la police [les boulangeries étaient tenues d'exiger des tickets] et les coups de sifflet intempestifs, les risques de confiscations, les pourparlers interminables, je devais m'ingénier à leur procurer du pain au marché noir. »

Miguel attend que la situation évolue et lui permette de rentrer en France. Mais le temps passe et, n'arrivant pas à obtenir un passeport, il décide d'un retour clandestin par Puigcerdá.

« Aidé par des amis catalans, nous choisîmes un jour de la Semaine Sainte, jour d'affluence (une raison entre autres : de nombreuses Françaises venaient se faire coiffer en Espagne à des tarifs beaucoup plus bas). Accompagnés par l'épouse de mon ami (incarcéré au Barcarès en février 1939 avec moi), nous tentâmes de détourner la curiosité des douaniers en jouant le rôle du parent français raccompagné par sa cousine vers 16 h (heure conseillée) qui, après avoir passé la journée dans les montagnes en sa compagnie retourne chez lui. J'étais bien habillé, je m'appliquais à parler français dans les moments critiques et... cela marcha ! Mais que d'émotions ! Arrivé à Bourg-Madame, je me rendis aux autorités afin de régulariser ma situation.

Je téléphonai à ma femme... ».

Deux ans et demi après le début de son expédition, en avril 1947, mon père était enfin de retour en France.

Anecdote personnelle d'Emilia Sanchez

Mai 2005, en Espagne, je retrouve une cousine germane et, comme le sujet me préoccupe toujours, je lui demande si elle a des souvenirs concernant les événements de cette époque, car elle a grandi à Valdepeñas.

- Non, car je n'étais pas née. Je suis née en 1947. ¿Tu padre fué Nazi, verdád ?

- ¿¿¿ Nazi???

Ma surprise passée, je cherche à comprendre :

- ¿ Nazi o maquis ?

- ¡ Ah si ! ¡ Maquis !

Énorme lapsus, bien sûr, mais aussi ignorance, flou, imprécision... Mon « travail de mémoire » n'est pas seulement utile. Il s'impose.

Trois liens conseillés :

<https://espana36.pagesperso-orange.fr/>
<http://lesresistances.france3.fr/documentaire-mcm/narcisse-falguera-les-guerilleros-espagnols-en-resistance>
<http://lesresistances.france3.fr/documentaire-mcm/>



L'OPÉRATION DU VAL D'ARAN

En août 1944, le sud de la France est libéré grâce aux Alliés soutenus par l'action de la Résistance, et tout particulièrement dans cette zone, par les guérilleros.

Dès 1941, un mouvement de lutte politique s'était constitué pour la « Reconquête de l'Espagne » sous l'égide de la U.N.E. (Unión Nacional Española, Union Nationale Espagnole) ouverte à toutes les sensibilités politiques. Avec le déplacement du front vers l'est, et la perspective d'une défaite de l'Allemagne, Franco était en train de perdre un de ses meilleurs alliés. Cette fois la U.N.E. espérait que les grandes puissances appuieraient les républicains espagnols, et que le moment était donc venu pour action militaire visant à renverser Franco.

C'est pourquoi, à l'automne 1944, environ quatre mille guérilleros se regroupent en vue d'occuper le Val d'Aran, sous la direction de Vicente López Tovar. Le but est de s'emparer de cette vallée des Pyrénées catalanes, de procéder en Espagne à des attentats et à une intense propagande en attendant un soulèvement populaire général. Parmi ces volontaires se trouve le soldat Miguel Sánchez.

À ce stade, les guérilleros n'ont toujours aucun soutien des Alliés. Alors que du côté de l'Espagne franquiste, la frontière est beaucoup plus surveillée depuis la libération de la France.

Le 19 octobre 1944 à 6 h du matin, les hommes de la division 204 commencent l'opération en prenant pour objectif le village de Vielha. Les troupes franquistes les attendent à la sortie du tunnel de Vielha, au sud du village, avec des chars, des pièces d'artillerie et des effectifs bien supérieurs. Le 28 octobre, l'ordre est donc donné de se replier. Selon les chiffres officiels, l'Opération Reconquête de l'Espagne fit 588 morts parmi les membres de la guérilla. Cet échec conduit à l'abandon de la stratégie frontale : désormais la lutte passera par des opérations de guérilla en Espagne à partir de maquis notamment présents dans les Pyrénées.

Nouvelles de l'association



Mort d'un soldat républicain. Photo Robert Capa.

■ **Le livre d'Isabel del Castillo** devait être présenté le 9 novembre à la salle des fêtes du Conseil départemental mais ce moment fut annulé pour cause de Covid. Il est toujours possible de se procurer ce livre en écrivant à l'association au prix de 14 euros.



8 mars 2021, Christine Chapelle et Anne-marie Artes-Savajol lors de leurs discours.

■ Comme chaque année **le CIDFF** (Centre d'information sur les droits des femmes et des familles) et notre association Pour le Souvenir du Camp de Rieucros se sont retrouvés le **8 mars** à 16 h 30 à la stèle de Rieucros pour rendre hommage aux internées. Une cérémonie qui a valeur de symbole, y compris pour les migrants.



Sandrine Peyrac précise le contenu d'un panneau.

■ **Trois familles**, venant de l'Aude, de l'Aveyron, de Haute-Loire, louent trois chalets au VVF de Mende pendant la période de l'Ascension. Leur première demande de sortie fut commune : visite de l'emplacement du camp de Rieucros. C'est Sandrine Peyrac qui officie ce jour-là pendant plusieurs heures.

■ **Jeudi 10 juin 2021**, à 18 heures à la Salle Urbain V, à Mende, Michèle Descolonges, sociologue, préfacière du livre *L'Incendie. Idées et souvenirs* a proposé de parler et d'échanger sur cet ouvrage. D'autre part Michèle est l'auteur d'un livre très documenté sur le camp de Rieucros : *Un camp d'internement en Lozère – Rieucros 1938-1942*. Livre dont la sortie est prévue en 2021.



Michèle Descolonges au camp avec Annette Wiewiorka et Mado.

Assemblée Générale 16 juillet 2021

- L'AG aura lieu dans la **salle Simone de Beauvoir** au foirail à **14 h 30**.

Ordre du jour classique et composition du CA.

Si vous êtes candidat veuillez l'indiquer à la présidente, faire de même si vous souhaitez ne plus faire partie du CA.

- **Dépôt de gerbe** à 18 h à la stèle de Rieucros.
- **Repas** du soir au restaurant pour celles et ceux qui le désirent.